

Ma contribution interrompue

Alban Bervas (1955-2021)

En mars 2021, Alban Bervas (1974 G) s'engageait à « participer efficacement au projet cloutier et bigétien ». Auteur d'un récit de 244 pages de souvenirs en 2017, il proposait pour répondre de façon plus précise à notre « proposition », d'en retravailler 34 pages consacrées à ses années de prépa et de Saint-Cloud. Décédé brusquement en juillet dernier, il n'a pu donner à son propos la dimension de « souvenirs bigétiens » qu'il souhaitait y ajouter. Les extraits qui suivent ont été choisis par nous.

De santé fragile mais très dynamique et volontaire, il enseigna la géographie en classes préparatoires au lycée Claude Monet au Havre, puis au l

ycée Corneille à Rouen. Il pratiquait la voile, la moto et les danses de salon. Avec Do, son épouse, rencontrée à la khâgne de Lakanal, il avait quatre filles. Il présidait l'Entraide protestante du Havre.

Non admis en khâgne au lycée Kérichen de Brest, à la suite de son rôle dans la grève des classes prépas contre la Loi Debré, mais admis à Lakanal à Sceaux, il intègre en 1974.

Nous quittons Do et moi l'École et je vais à la Poste pour claironner la nouvelle à Brest. J'y retrouve la plupart des admis qui veulent la même chose que moi. (...) En sortant de la Poste, on me rappelle qu'il faut se présenter à l'infirmerie de l'ENS, au bout de l'avenue Pozzo di Borgo afin de se faire enregistrer avant de partir en vacances. L'administration de l'École nous avait prévenus par courrier mais je ne l'avais pas intégré. (...) Je me retrouve dans une longue file de gars rigolards et ravis d'être là. Soudain, un type plus âgé que nous, les cheveux roux en brosse et avec une carrure de pilier de rugby vient vers moi et m'interroge sans ménagement : « Tu es bien Alban Bervas ? » « Oui. Pourquoi ? » « Tu as été tant au premier concours blanc, à Lakanal et tant au deuxième ? Ton rang ici est bien le 21ème ? » Je suis assez choqué et effaré de tout ce que sait ce type sur moi. Je découvrirai ensuite que c'est l'un des responsables du PCF au sein de l'École et qu'il prépare là ses futurs recrutements. Mais cela n'excuse rien.

Au bilan, les deux khâgnes de Lakanal ont placé en 1974 32 élèves à l'admissibilité dans les trois ENS visées (ENSET et ENS de Fontenay et Saint-Cloud) ce qui en a fait la meilleure prépa de France devant Henri IV, ce dont nous n'étions pas peu fiers. A Saint-Cloud, nous nous sommes retrouvés sept admis (avec Ould Dadda, admis en tant que « candidat étranger ») sur 55 élèves. Encore une fois, j'ai eu une chance extraordinaire d'être là, au bon endroit, au bon moment.

La vie à l'ENS de Saint-Cloud 1974-1976.

Je reviens à Paris fin septembre et me présente à l'École. (...) Je partage une chambre très sombre, au bout du premier étage de la « nouvelle résidence » avec un copain de Lakanal, Alain, qui est en histoire. Comme sa famille habite Antony et son amie la banlieue sud, il ne sera pas là souvent le week-end.

Ce début d'année est marqué par des rites obligés : ouvrir un compte bancaire (au Crédit Lyonnais où le chargé de clientèle semble extatique de ma venue), s'inscrire à l'auto-école en bas de la rue principale de Saint-Cloud et remplir encore des formulaires qui sont tous très importants. L'un des passages obligés est également l'inscription en faculté, en licence : l'admission à l'ENS nous donne toutes les équivalences de DUEL (deuxième année de faculté, à l'époque) dont nous avons besoin. Nous découvrons à ce moment que nous sommes obligés d'aller à Paris X Nanterre alors que j'étais à Paris IV Panthéon-Sorbonne l'an dernier. Tout se déroule normalement jusqu'à ce que des « caïmans » (professeurs attachés à l'ENS) s'aperçoivent que les trois élèves géographes de la nouvelle promotion ne se sont pas inscrits en biogéographie. La biogéographie est alors embryonnaire, mais deux de nos caïmans (ceux qui nous ont fait passer les oraux) sont des leaders de cette nouvelle discipline en France. Ils nous en font la réclame et nous convient à venir découvrir leur station expérimentale de recherche au camp de Sissonne, à environ 20 kilomètres à l'est de Laon. Nous y découvrons le charme des camps de défense de Paris mis en place après la défaite de 1870 (Suippes, Mourmelon...) : les marais, le froid, les appelés du train ou des blindés saouls du matin au soir, la vacuité effrayante des lieux, en bordure de la Champagne crayeuse (dite « pouilleuse »), le désert du Bassin parisien. Ces camps servent désormais de terrain d'entraînement aux chars, au train. Certes, nous apprenons à manier une tractopelle afin de creuser des tranchées d'observation et d'analyse des sols mais cette expérience ne nous transporte pas d'enthousiasme. Nous refusons de prendre des UV (unités de valeur) dans cette noble discipline. Un peu plus tard, nous avons appris, par hasard, que nos charmants professeurs avaient essayé de changer notre choix d'UV. Sans nous consulter (évidemment) et que leur coup de force avait échoué uniquement parce que les inscriptions étaient closes la veille. On ne pouvait donc plus les modifier. À quoi tient un avenir radieux dans la biogéographie française ?

Nous apprenons aussi que nous n'aurons pratiquement aucun cours à l'ENS en première et deuxième année faute de place : les locaux sont beaucoup trop exigus et ne peuvent héberger que les agrégatifs des différentes sections ; et encore ! Il faut, par exemple, déménager chaque année la bibliothèque de travail des historiens-géographes car il n'y a pas assez de place pour autre chose que les seuls livres et manuels strictement nécessaires au concours de l'agrégation cette année-là. Nous avons droit seulement à deux voyages d'étude dans l'année : cette année, la Yougoslavie avec un programme très riche (Dubrovnik, Split, mais aussi les divers aspects du karst ou les lacs dus au travertin, mais aussi l'autogestion titiste et enfin Venise les trois derniers jours). Le deuxième se déroulera au printemps dans le Languedoc-Roussillon. La tradition veut que nous allions une fois à l'étranger et une fois en France dans l'année. Nous partons presque tout de suite voir les beautés du système autogestionnaire titiste et cela nous donne l'occasion de faire connaissance avec Gérard

Hugonie et Paul Arnould qui seront nos caïmans durant ces quatre années d'ENS. Gérard est trapu, assez petit et rond. C'est un bourreau de travail qui est alors maître-assistant à Paris IV et professeur pour la préparation à l'agrégation de géographie à l'ENS. Comme cela ne suffit pas, il finit sa thèse d'État sur la Sicile et sa géomorphologie et il y passe presque toutes ses vacances avec sa famille depuis au moins 7 ou 8 ans. Paul est grand, barbu, décontracté, et il nous faudra plusieurs années pour admettre qu'il travaille autant et aussi efficacement que son acolyte, mais sur un mode tellement différent qu'il nous paraissait « fumiste » et « tire au flanc ». Dieu nous pardonnera.

Le voyage en Yougoslavie est très intéressant. Nous avons un dossier de plus de 50 pages (appelé le « pex » ou très vite le « PQ ») qui sert de support pédagogique lorsque les caïmans font un exposé ou une mise au point sur le terrain (ils font alors le « pex » et tout le monde répète : « Pex ! Pex ! Pex ! ... » durant quelques secondes). Nous découvrons combien il est plus facile de tout comprendre avec les faits en cause sous les yeux. Le karst est une merveille ainsi que la visite de Dubrovnik (encore intacte à l'époque, avant le tremblement de terre) et de Split. Chaque fois que nous visitons un centre touristique ou une usine, nous essayons de discuter de l'autogestion titiste, de ses modes de fonctionnement et de ses problèmes ou blocages avec les responsables qui nous présentent leur entreprise. Et à chaque fois, le responsable qui nous reçoit botte en touche prétextant qu'il a un sanglier sur le feu ou qu'il a quelque chose de vital à faire en urgence. (...)

De retour à Paris, je m'installe dans une vie étudiante très *cool* : le rythme de travail n'a rien à voir avec la prépa et je me suis demandé un moment si je n'allais pas faire deux licences la même année : en histoire et en géographie. Mais il y avait trop de problèmes d'horaire et d'emploi du temps. Les cours à Nanterre sont marqués par quelques incidents : le plus grave eut lieu lors du cours inaugural de M. Blanc, éminent spécialiste de l'URSS qui était alors âgé et en mauvaise santé. Cela explique que certains jours, il fut incapable de faire un cours réel, malgré ses divers traitements médicaux. Lors de la première séance en grand amphithéâtre, il demande soudain s'il y a des normaliens dans la salle. Bêtement, nous levons tous les trois la main, sans nous être concertés. Et nous l'entendons nous dire : « Mes chers enfants, comme je suis heureux de votre présence ! ». C'est impressionnant d'être dévisagé par une bonne centaine de personnes qui ne sont visiblement pas ravies de ce qui se passe. Nous avons traîné ce boulet toute l'année et seuls quelques étudiants nous ont adressé ensuite la parole. (...)

Nanterre est un monde bizarre en 1974-75 : on y accède encore par un chemin mal bitumé encadré de la gare RER à la faculté par de hauts grillages solides qui l'isolent du bidonville qui existe encore à cette époque. Comme la faculté est cernée par ce bidonville, il est difficile de sortir entre deux cours ou TD. Il y a donc un vaste souk permanent au rez-de-chaussée du grand bâtiment central où on peut trouver de tout : nourritures diverses, fringues, bijoux. (...)

La vie en dehors de la fac est facile : je suis payé par l'ENS et une fois déduites ma chambre et ma pension à l'École, il me reste beaucoup d'argent. La plupart de mes camarades historiens-géographes sont comme moi de bons vivants. Nous prenons vite l'habitude d'explorer le vaste Paris à la recherche de restaurants agréables et d'un bon rapport qualité/prix. Lorsque l'un d'entre nous a repéré un bon plan, nous y allons le week-end suivant

à dix ou quinze pour le tester. Nous avons rapidement un excellent carnet d'adresses pour des cuisines très diverses. (...) Je constate avec surprise que notre section d'historiens-géographes (quinze élèves soit la première section de notre promotion de 55 élèves) est un rassemblement de types très représentatifs de leur époque : très peu sont ambitieux, encore moins arrivistes. Nous faisons le minimum syndical c'est-à-dire avoir notre licence en juin, mais nos caïmans nous engueulent à cette époque parce que 5 ou 6 d'entre nous ont des UV à repasser en septembre, ce qui ne s'est jamais vu, paraît-il... Nous sommes en 1974-75 encore assurés d'avoir l'agrégation et un poste en faculté en sortant de l'ENS. Dès lors, pourquoi ne pas profiter de la vie après les deux ou trois ans de classe prépa ? Quelques-uns évoquent de faire l'ENA après, mais ils restent très minoritaires. Bref, la vie est belle. Je deviens un assidu de la salle de ping-pong à côté de l'entrée de la salle de restaurant. Il y a toujours un partenaire prêt à disputer une partie et c'est un excellent défouloir.

Enfin, j'adhère au PCF car il me paraît, à cette époque, le seul capable de faire évoluer réellement la société française. La signature du « Programme commun de gouvernement » renforce cette impression. La cellule de l'ENS est très fournie et nous avons quelquefois la possibilité de rencontrer de vieux militants de Boulogne-Billancourt qui nous racontent les manifestations d'avant-guerre, de 1936. Le secrétaire de section est Loïc Guinard qui est revenu d'un voyage en RDA (Allemagne de l'Est) converti au communisme pur et dur. Je distribue alors *L'Huma Dimanche* le dimanche matin au marché de Montretout, ce qui n'est pas toujours de tout repos à cause de quelques gros bras de l'UNI (syndicat étudiant d'extrême droite) ou du Front national. Mais quelques employées de maison viennent nous glisser en catimini que nous devons continuer le combat et qu'elles sont avec nous ce qui nous renforce dans notre volonté de faire évoluer les choses. (...)

Après les vacances de la Toussaint, je découvre qu'il y a une deuxième résidence installée dans les locaux d'une ancienne clinique psychiatrique. L'administration, les cuisines et le restaurant y sont logés, mais il y a aussi une dizaine de chambres, en théorie réservées aux agrégatifs. J'apprends que l'une d'entre elles est encore libre et je réussis à l'occuper. Je suis seul dans une très grande chambre, beaucoup plus claire et vivable que l'ancienne et en plus, je dispose d'une énorme salle de bain entièrement carrelée du sol au plafond (héritage de la clinique, manifestement) et d'une alcôve où je loge tout de suite un vieux « Frigidaire », un vrai, récupéré chez un copain. Je suis le roi. En plus, Do peut désormais venir me rejoindre quand elle le veut. Je peux cuisiner, après quelques aménagements, dans la salle de bains, le week-end en invitant deux ou trois condisciples.

Sa deuxième année est consacrée en partie à une maîtrise, avec Jacqueline Bonnamour, directrice de l'ENS de Fontenay, sur « La fraisculture à Plougastel-Daoulas », un sujet qui lui laisse des loisirs.

Je commence l'année par le voyage de l'ENS à l'étranger et, cette année, c'est Vienne sous le thème original de « Baroque et Classicisme ». Huit jours entre l'ancien village de Grinzing, le Kunsthistorisches Museum (Musée d'histoire de l'art) ou Schönbrunn, réplique jaunâtre de Versailles. Chaque matin, trois heures de pex au musée devant un (un seul !) tableau de Breughel l'Ancien. Au bout de trois jours, je craque et m'enfuis avec l'assistant

chargé de l'histoire antique et nous découvrons ensemble les collections stupéfiantes d'antiques mais surtout des œuvres du haut Moyen Âge et, donc tous les remplois de camées, de gemmes romaines et autres. Ses commentaires avisés me passionnent, eux. L'après-midi, découverte des bâtiments classiques du XIX^e siècle de Vienne ou des châteaux périphériques (soit baroques, soit classiques) puis le soir, détente au Prater ou à Grinzing. Les assistants se sont munis de toute une pharmacie pour combattre les méfaits du vin nouveau dont nous abusons facilement. Je découvre les joies des montagnes russes géantes ou des manèges extraordinaires des parcs d'attraction viennois. Lors de notre retour par le train, je vais chercher un cinquième pour une partie de tarot et je vais dans le compartiment des premières années. Ils sont tous en train de lire le manuel aride *Baroque et Classicisme* et aucun ne veut venir jouer avec nous. J'en rends compte à mes amis et nous convenons que ces jeunes sont vraiment déprimants.

Je dois avouer que l'essentiel de mon étude est bouclé dès janvier 1976. Je n'ai donc eu aucune raison de ne pas participer à un voyage pédagogique imprévu, dans le Nord et la Flandre française : lors d'une réunion de routine à l'ENS en novembre, Gérard Hugonie nous annonce qu'il faut liquider les fonds destinés aux voyages d'étude de notre section. Sinon, ce reliquat sera versé aux fonds de réserve et, surtout, les crédits de l'an prochain seront amputés d'autant. Après un bref *brain storming*, nous convenons que nous ne connaissons pas le Nord et que ça serait sans doute intéressant d'y aller. Les sept géographes non-agrégatifs ont alors passé trois jours entre Lille, Dunkerque et Calais : découverte des marais flamands et des « wateringues », des « pays noirs » et des terrils, des coronas, des dunes et grandes plages du Nord... Nous logions dans un hôtel cossu de Dunkerque et, chaque soir, nous avons consciencieusement éclusé les fonds. Cette ville nous a offert deux découvertes étonnantes : tout d'abord, son urbanisme ou plutôt l'absence quasi-totale d'organisation de l'espace urbain, morcelé en plusieurs quartiers très mal reliés entre eux ; c'est devenu depuis un sujet classique d'étude des « ruptures urbaines ». Ensuite, la découverte d'USINOR et des industries lourdes... Après cette journée de découvertes, j'ai compris ce que signifiait le terme « industries lourdes » et je me suis promis de faire découvrir cela à mes futurs élèves. Nous sommes tous revenus à Paris avec une image du Nord français beaucoup plus positive et diversifiée.

Nous profitons à fond de nos emplois du temps peu chargés. Lors des vacances de Pâques, nous sommes partis sur les traces de Louis II de Bavière en compagnie de Jean Marc Wolff, strasbourgeois, historien, bilingue et très agréable compagnon. En mai nous sommes partis, Do et moi, à la découverte des cathédrales picardes. Je venais de redécouvrir le gothique et ses racines lors d'un voyage de Saint-Cloud entre Amiens, Arras, Noyon, Péronne et Reims. Mais porte d'Orléans, sur le périphérique, je me laisse embarquer par la sortie vers l'autoroute du Sud et nous nous retrouvons ainsi sur la Loire à Orléans. Nous avons passé une semaine à découvrir les châteaux de la Loire. (...) Quel plaisir d'avoir le temps, de ne se priver de rien alors que nous avons à peine 21 ans ! Et en plus, il fait un temps merveilleux (pour le tourisme, s'entend ! Pas pour les agriculteurs) : j'ai décapoté la deuche dès Pâques et ne l'ai plus re-capotée avant octobre.

Enfin, en juin, nous passons la semaine chez Pierre Alliod, un grand ami historien dont la famille est originaire des Dombes. Il est fils unique et ses parents sont très accueillants et

d'une gentillesse confondante. Nous découvrons un pays de cocagne où ses oncles nous proposent à 10 heures du matin une petite « fillette » de blanc bien frais à déguster sous la véranda. Les repas sont pantagruéliques et ça ne semble effrayer personne d'engloutir un kilo de faisselle ou une demie poularde de Bresse ou ... Pierre nous emmène dans un restaurant de village, face à la Poste où, en semaine, il y a un monde fou. Il nous explique qu'on vient dans ce petit village perdu de Lyon ou de Genève, et que le week-end, il faut réserver six mois à l'avance. J'expérimente avec bonheur les cuisses de grenouille, la faisselle et les fromages locaux. Pierre nous fait découvrir Lyon, le merveilleux musée gallo-romain qui vient d'ouvrir, le quartier des Canuts et les traboules. Nous profitons d'être à Lyon pour aller apprécier la cuisine de Paul Bocuse. (...)

L'agrégation de géographie (septembre 1976 - juillet 1978)

Nous sommes quatre élèves en 1976. Pour faire face aux exigences du concours, les caïmans ont recruté dix « auditeurs libres » qui suivent tous les cours donnés à l'École et qui, comme nous, iront « pécurier » les cours intéressants dans les facultés parisiennes ainsi que les thèses ou articles dignes d'intérêt... Nous devons ainsi résumer ces thèses et articles de base, ce qui n'est pas faisable à 4 seulement. Par contre, à 14 cela devient réalisable. Programme chargé car nous aurons entre 25 et 30 heures de cours par semaine tant en histoire (nous avons à ingurgiter la moitié du programme de l'agrégation d'histoire) qu'en géographie. Cela me dissuade de participer au voyage à l'étranger en début d'année qui a lieu en Algérie. Ce que j'en sais est que les professeurs ont préféré sous-traiter l'organisation à un célèbre « tour opérateur » américain ; tous les gauchistes et maoïstes de la section ont hautement protesté dès leur retour de ce pays, « modèle musulman du socialisme tiers-mondiste » : ce n'était plus dans « l'esprit de l'École car il y avait trop d'écart entre la réalité algérienne et les conditions matérielles de ce voyage ». Certains sont même allés jusqu'à demander que les prochains voyages d'étude se fassent en camping itinérant, ce qui a été diversement interprété et refusé.

Gérard Hugonie nous convoque afin de préciser les règles et codes de l'année. Nous ne devons faire que ça, ne penser qu'à ça pendant neuf mois. (...) J'avoue que ça a été difficile de se remettre à travailler plus qu'en prépa, après deux ans très relax en faculté. (...) Il faut voir aussi que nous avons beaucoup de cours dans la semaine ; les profs de l'École font venir des « spécialistes » reconnus pour telle ou telle partie de notre programme. Ainsi, pour « Les industries lourdes », nous subissons M. Lerat de Bordeaux le jeudi de 14 heures à 18 heures. C'est manifestement un ancien pilier de rugby qui hurle pendant ces quatre heures sans arrêt, sans aucune pause dans l'une des plus petites salles du quatrième étage (nous ne sommes que 14 en cours). Nous avons presque tous pris un abonnement à la piscine pour nous détresser le jeudi soir durant une heure ou deux afin d'avoir le courage de nous y remettre ensuite après le repas. Nous avons aussi cours de géomorphologie (en vue de préparer l'oral de commentaire de carte) avec M. Coque, professeur à Paris I, qui est un délicieux vieux monsieur tout rond et avenant qui officie donc en Sorbonne. Son manuel en « U2 » chez A. Colin fait autorité. Son cours est le lundi de 14 heures à 18 heures dans la grande salle car les historiens y assistent aussi. Je dois faire un exposé dès la deuxième semaine puisque c'est aux géographes d'essuyer les plâtres. J'ai à commenter la carte de Capendu dans le piémont pyrénéen, entre les

Corbières et le Toulousain. J'y ai passé mon week-end entier et je pense avoir fait un commentaire correct. M. Coque me laisse faire puis, quand j'ai fini, il me dit doucement : « Oui, c'est pas mal. Je vais reprendre quelques petites choses ». Pendant deux heures trente, il a tout repris, ne laissant rien passer. J'ai le sentiment de n'avoir rien vu, rien compris (ce que mes copains ont nié ensuite gentiment, devant mon désarroi). Je m'aperçois que soit je me suis considérablement rouillé depuis la khâgne, soit j'ai de sérieux progrès à faire pour être au niveau de l'agrégation. Mon ami François Louveaux me glisse : « Eh bien ! Nous voilà prévenus. Il va falloir élever le niveau... Et vite ! ». Curieusement, personne ne s'est porté volontaire pour le commentaire de la semaine suivante. Mais nous nous sommes peu à peu mis au diapason de ce professeur que nous avons tous beaucoup apprécié.

Avec l'histoire (deux cours de quatre heures par semaine dont un avec M. Berstein qui parle lui aussi sans aucune coupure, assis à son bureau, en lisant son cours sur un ton monocorde et sans jamais répéter quoi que ce soit), cela représente 25 à 30 heures par semaine. Parfois, nous envoyons l'un d'entre nous prendre un cours intéressant à l'Institut de Géo, rue Saint-Jacques ou à la Sorbonne, mais cela est assez rare. Nous devons en plus « pécufer » les thèses et articles ou réaliser des dossiers : par exemple, je me suis chargé du dossier sur « L'eau en Chine » qui a été un gros travail de recherche puis de synthèse, mais que mes condisciples ont apprécié (plusieurs m'en ont félicité, ce qui m'a fait très plaisir car c'est assez rare entre nous). Le vendredi soir, après les cours de la semaine, séance obligatoire de « pécufrage » : nous récupérons les pages de photocopiés tirées dans la semaine par un service spécifique de reprographie, au sein de l'École (les stencils ont été tapés par un *pool* de secrétaires privées, extérieures à l'ENS, qui travaillent depuis des années pour nous ; elles sont payées grâce à une caisse où chacun doit cotiser ; deux d'entre nous se chargent de transmettre les manuscrits à taper puis de ramener les stencils au service de tirage, qui occupe à plein temps deux personnes quand même). Chaque page (en 50 exemplaires) est posée sur les tables et nous passons devant chaque tas pour en prélever une page que nous ajoutons aux autres. Ainsi, en une heure, nous avons 50 photocopiés de x pages (que nous avons donc payés) tant en histoire qu'en géographie. Nous les emportons précieusement pour meubler utilement notre week-end. J'estime que j'ai lu et presque appris plus de 5000 pages de photocopiés en plus des cours ou des manuels. (...)

L'un des points difficiles à supporter est de « vivre agrég » en permanence : nous nous levons vers 7 heures et déjeunons au restaurant avec les autres agrégatifs. Nous parlons déjà « agrég ». Puis nous descendons à l'École en bas du coteau, de l'autre côté de l'autoroute et du tunnel d'accès à Paris, pour quatre heures de cours mais nous revenons souvent manger avec nos professeurs et nous parlons encore agrég. Puis nous repartons en bas et à nouveau trois à quatre heures de cours. Nous rentrons dans nos chambres et commençons à travailler : correction des notes, classement... Nous mangeons vers 19 heures et reparlons trop souvent encore de l'agrég. Puis ce sont quatre à six heures de travail avant de se coucher. Et cela tous les jours sauf le samedi soir et parfois le dimanche matin. J'ai imposé une pause-café vers 13 heures afin de souffler un peu et de penser à autre chose. Nous sommes ainsi cinq ou six chaque midi dans ma chambre et j'ai mis en libre-service ma bibliothèque de bandes dessinées. Un jour, nous attendons tous que le café soit passé en lisant des B.D. ou des revues

quand un « première année » ouvre la porte pour me demander quelque chose. Il nous regarde et siffle entre ses dents : « Eh bé ! Je comprends pourquoi Hugonie craint pour vos résultats ! » Nous le mettons dehors sans ménagement, mais cela donne une idée du formatage que nous subissons presque volontairement. (...)

Je craque trois semaines avant l'écrit : je ne supporte plus l'ENS et l'ambiance de « chiade » perpétuelle qui y règne. Je ne veux plus vivre dans un monastère laïc obsédé par ce concours idiot : nous avons appris par les caïmans d'histoire que le barème de l'écrit, en histoire, attribue 10 % des points au plan et à la problématique (donc, à la démarche globale face au sujet posé, et surtout, à sa compréhension), 5 % à la présentation et à l'écriture (la lisibilité) et que les 85 % restant sont attribués en fonction du volume des connaissances apportées. Plus on en met, plus cela paie, même si le plan est débile ou absurde ou, qu'à la limite, on n'a rien compris à ce qui était demandé... Chaque fois qu'un élément de connaissance apparaît, le correcteur coche et donne un quart de point ou un demi-point puis il fait le compte à la fin de la lecture de la copie et ramène le tout sur 20. C'est fou et ça ne doit pas être beaucoup mieux en géographie. (...)

Après l'écrit, une semaine de vacances avec Do et retour à l'École pour préparer l'oral. Nous retrouvons les colles avec nos caïmans, mais aussi des exercices plus inhabituels comme établir et apprendre par cœur des bibliographies exhaustives pour les oraux d'histoire. Quel pensum ! Heureusement, des copains historiens nous donnent un gros coup de main en nous communiquant leurs propres bibliographies puisqu'ils ont eux aussi à faire ce type de préparatifs. Cette période peut avoir ses bons côtés : par exemple, je suis passé en colle avec M. Berstein sur « L'agriculture sous le fascisme », sujet que je connais très bien pour l'avoir étudié en khâgne, puis avec lui puisque c'était au programme de l'agrégation, et parce que les fascismes m'intéressent depuis longtemps. Serge Berstein est l'un des spécialistes reconnus de cette période historique. Il m'a mis 17/20 et m'a affirmé que si je faisais cela à l'oral, j'avais l'agrégation automatiquement. Non seulement j'ai été fier de ce résultat, mais en plus ça m'a vraiment donné un moral de vainqueur, pour le coup.

À l'heure des résultats il y a foule à l'Institut de Géographie. Et je ne vois pas mon nom ni celui de François Louveaux ! Seul Christian semble être reçu ainsi que tous les auditeurs libres, et tous en bon rang, en plus. Quel choc ! Je n'y suis pas. Comment est-ce possible ? Puisque je suis recalé, je dois aller à la « confession » c'est-à-dire la rencontre-bilan avec les rapporteurs des différents jurys. Après le très gros étonnement du professeur qui nous oriente vers le rapporteur de jury idoine : « Mais comment se fait-il qu'avec votre écrit vous soyez collé ? » J'ai appris ensuite par Gérard Hugonie que j'étais second à l'écrit. Il a fallu entendre les embarras d'un professeur qui ne savait plus quoi me dire pour tenter de « justifier » la note infâmante en oral d'histoire (le jury m'a collé 0,5/20 alors qu'il me fallait 1/20 pour être reçu). Le jury le savait car c'était ma dernière épreuve de l'oral. Ce sont les « caïmans » qui me l'ont appris, au cours de la deuxième année de préparation. À cette séance, François Louveaux a entendu un rapporteur lui demander s'il était normalien. Il lui a répondu que oui. « Alors, lui a dit le membre du jury, vous êtes dans les meilleures conditions pour travailler ? » « Sans doute », lui a répondu François. « Eh bien, l'an prochain vous travaillerez ! Au revoir, Monsieur. ».

C'est dur à avaler. Tous les auditeurs (référencés pour le concours comme « étudiants » de telle ou telle faculté) sont reçus brillamment tandis que François et moi (référencés normaliens) sommes collés. Il y a quelque chose qui ne va pas. Je ne sais toujours pas ce qui s'est passé cette année-là (règlement de compte ? Histoire de cénacle ou de courant de pensée ? Autre ? ...) mais cela a fait du bruit dans le Landerneau géographique. J'ai su que M. Berstein, mis au courant, était allé voir le président du jury d'histoire (M. Bonnefous) pour protester, que ça a chauffé (Berstein l'a traité de tous les noms) et que cela s'est su dans le Tout-Paris universitaire. (...)

L'année suivante (1977-78) s'écoule sans heurt, mais sans grand intérêt non plus. J'ai participé au voyage de début d'année car nous sommes allés en Sicile, sur le terrain de thèse de Gérard Hugonin qui nous a préparé un « pex » énorme. Les caïmans ont à nouveau sous-traité l'organisation à un voyageur américain connu. Le voyage se fait à nouveau avec les filles de Fontenay ce qui change radicalement l'ambiance. Nous débarquons à Messine après trois sauts de puce en avion. A peine sortis de l'aéroport, Gérard arrête l'autobus climatisé grand confort dans une décharge qui est aussi une ancienne carrière qui permet de visualiser les strates et de comprendre un mouvement tectonique intéressant. Nous repartons et après cinq ou six kilomètres, il y a à nouveau arrêt dans une décharge. Là, le chauffeur stoppe son bus et se fâche : « Mais qu'est-ce que c'est que ce gag ? On ne va quand même pas s'arrêter et visiter toutes les décharges de Sicile ? » Gérard lui explique les raisons de ces arrêts saugrenus et le chauffeur devient un collaborateur précieux, acceptant toutes les manœuvres qu'exigent nos caïmans. Le voyage est passionnant entre la découverte de la thèse de Gérard mais aussi les pex du caïman d'histoire ancienne et ceux des autres professeurs qui ont tous matière à exploiter. Il y a beaucoup de moments joyeux ou mémorables : à Palerme, en fin d'après-midi, nous nous sommes enfoncés dans un faubourg misérable, sans nos profs, en découverte libre. Tout de suite, une nuée de gosses nous entoure mais les gamins ne nous semblent pas accueillants, loin de là. Le climat se détériore vite et les gosses deviennent de plus en plus agressifs. Les cloutiers forment alors une tortue, un rempart pour protéger les fontenaysiennes et nous battons en retraite prudemment. Le Tiers-monde est quelquefois à nos portes, très près.

En juillet 1978 (...) chaque jury d'oral m'a accueilli par mon nom en me souhaitant bonne chance et un membre du jury est venu systématiquement vérifier, en cours de préparation, que tout se passait bien et que je ne me plantais pas. M. Enjalbert, président du jury, m'a accueilli à la première épreuve d'oral par un tonitruant : « Eh bien, Bervas, cette année, vous allez l'avoir, cette agrégation, hein ? », ce qui était en soi très étonnant. M. Delvert, lors de l'épreuve de géographie humaine, a bien vérifié que j'avais compris ce que signifiait « Le Japon septentrional » et qu'il s'agissait bien du « Japon de l'Envers », ce qui me semblait évident. De même lors du commentaire de carte, un membre du jury a vérifié que je voyais le « piège » de la carte. Peut-être, mais je suis quand même très étonné ; j'ai beau savoir que tous les profs de l'ENS sont montés au créneau, tout ça me laisse rêveur. Je ne vais pas m'en plaindre mais je ne peux m'empêcher de penser que je n'ai pas eu de veine lorsque ce coup fourré m'est tombé dessus (ainsi que mon ami François Louveaux). Je suis dans un état d'esprit bizarre. Je ne suis pas dans une grande forme sur le plan physique et j'en ai marre de travailler ainsi depuis deux ans.



EUROMAST SPACE TOWER

Avec Paul Arnould à Rotterdam,



L'équipe de rugby de l'ENS en 1977
(Bervas, debout, 4° en partant de la gauche)

